

## Le combat intérieur

## Dans la même collection

- 1 • RUDOLF STEINER *L'éducation de l'enfant*
- 2 • RUDOLF STEINER *Qui est le Christ?*
- 3 • R. STEINER & J. SMIT *Méditation et éducation de soi*
- 4 • GEORG BLATTMANN *La radioactivité et l'avenir  
de la Terre*
- 5 • RUDOLF STEINER *Les deux voies de la  
clairvoyance*
- 6 • RUDOLF STEINER *L'avenir sera-t-il social?*
- 7 • RUDOLF STEINER *La mort et au-delà*
- 8 • RUDOLF STEINER *Le ciel, l'enfer et  
le problème du mal*
- 9 • RUDOLF STEINER *L'âme animale*
- 10 • RUDOLF STEINER *L'initiation*
- 11 • RUDOLF STEINER *La science de l'occulte*
- 12 • RUDOLF STEINER *La philosophie de Thomas  
d'Aquin*
- 13 • RUDOLF STEINER *Morale et Liberté*
- 14 • RUDOLF STEINER *Le sens de la vie*
- 15 • RUDOLF STEINER *L'homme entre Lucifer  
et Ahriman*
- 16 • RUDOLF STEINER *Missions de la colère,  
de la vérité, de la dévotion*
- 17 • RUDOLF STEINER *Mythes et Mystères égyptiens*
- 18 • RUDOLF STEINER *Créer à partir du néant*
- 19 • RUDOLF STEINER *L'énigme des tempéraments*
- 20 • RUDOLF STEINER *Bases spirituelles de l'éducation*
- 21 • RUDOLF STEINER *L'art entre le sensible et le  
suprasensible*
- 22 • RUDOLF STEINER *Le combat intérieur*
- 23 • RUDOLF STEINER *Le seuil du monde spirituel*

RUDOLF STEINER

# LE COMBAT INTÉRIEUR

*4 conférences faites à Vienne  
entre le 27 septembre et le 1<sup>er</sup> octobre 1923*

Traduction de Monique Durr

*2<sup>e</sup> édition*

TRIADES  
2008

Titre original :

*Die Anthroposophie und das menschliche Gemüt  
Betrachtungen über die Michael-Idee in ihrer wahren Gestalt  
und über die Wiederbelebung des Michael-Festes*

4e édition, 1986, Rudolf Steiner Verlag – Dornach (Suisse)  
© 1976, by Rudolf Steiner Nachlassverwaltung, Dornach,  
(Suisse) – In GA 223

Les autres conférences du volume 223 sont parues aux Éditions du Centre Triades sous le titre *Les fêtes cardinales et la respiration de la terre en une année* (3<sup>e</sup> éd., 1983).

Édition française antérieure : Triades, 1989, sous le titre : *L'anthroposophie et les forces du cœur humain*. Triades, 1999, sous le titre *Le combat intérieur*.

Couverture : *Les épines rouges*, Odilon Redon.

© 1999 by Éditions Triades – 60 570 Laboissière en Thelle

Tous droits réservés pour la traduction française

[www.editions-triades.com](http://www.editions-triades.com)

ISBN 978-2-85248-301-9 • ISSN 1275-6911

## Sommaire

Note du traducteur .....	7
Première conférence .....	11
<i>Vienna, 27 septembre 1923</i>	
Éléments d'une conception que l'on avait du monde et impulsions déterminantes pour l'être humain dans l'image du combat de Michaël contre le Dragon.	
Deuxième conférence .....	36
<i>28 septembre 1923</i>	
L'homme et sa responsabilité à l'égard du cosmos. Nécessité de ressentir que les idées anthroposophiques sont des forces de vie.	
Troisième conférence .....	61
<i>30 septembre 1923</i>	
Conditions préalables à l'institution d'une fête de l'automne. Mystères des Druides et Mystères de Mithra.	
Quatrième conférence .....	97
<i>1<sup>er</sup> octobre 1923</i>	
L'homme peut à nouveau devenir un citoyen de l'univers. La portée sociale d'une fête de Michaël. Principe spirituel de la terre et principe spirituel de l'homme.	

Notes .....	120
Bibliographie.....	123

## Note du traducteur

*Les quatre conférences viennoises groupées sous le titre allemand Die Anthroposophie und das menschliche Gemüt (GA 223) ont directement précédé dans le temps Das Miterleben des Jahreslaufes in vier kosmischen Imaginationen (Dornach, GA 229), dont la traduction française les a, elle, précédées<sup>1</sup>. Le mot Gemüt est absent du titre retenu pour le cycle de Dornach : à première vue, un casse-tête de moins pour le traducteur ! Il n'en reste pas moins que ce Gemüt est une référence constante dans les Quatre Imaginations cosmiques, dont le titre allemand, littéralement « La participation vivante à la vie du cycle annuel en quatre Imaginations cosmiques », esquisse en vérité l'activité même du Gemüt.*

*Cœur, âme, naturel, tempérament : le français ne propose pas de mot aussi simple, familier, chaleureux que ce Gemüt, nom collectif qui en appelle, ou invite, à toute une série de traductions, aussi nombreuses qu'il y a, ou pourrait y avoir, de préludes*

*et de fugues pour le Clavecin bien tempéré, aussi hétéroclites en apparence que peuvent être les meubles qui forment un mobilier. Pourtant, comme le sait souvent celui qui se réfère à Rudolf Steiner, l'élément national en France s'exprime comme âme de raison, ou d'entendement, ou âme pensante, ou Gemüt : curieuse équivalence! « [...] Les peuples qui ont vécu jusqu'à présent sur la terre de France [...] ont ceci de particulier [...] qu'en se développant, le Moi s'y est mêlé à l'âme pensante<sup>2</sup>. »*

*Serait-ce que l'âme française baigne dans du Gemüt, dans son Gemüt, au point d'y être aveugle, tout comme*

*l'œil ne se voit pas lui-même,  
sinon quand le reflète quelque objet étranger<sup>3</sup>,*

*ou au point de ne pas éprouver le besoin d'en forger le concept? Serait-ce que le français moderne, fier et fort de son parler précis et cristallin et de son rationalisme éclairé, tranche entre l'âme de cœur ET l'âme de raison, entre le cœur et la raison, le premier ayant « ses raisons que la raison ne connaît point » et ne pouvant être condamné au carcan d'un mot unique?*

*Le XVIII<sup>e</sup> siècle avait encore une autre approche de ce Gemüt : Louis-Claude de Saint-Martin, traduisant Jacob Boehme, donne « base affective », ce qui permet à Henri Plard, qui s'y réfère, de proposer pour mein Gemüt (mon Gemüt) d'Angelus Silesius « le livre de mon âme » dans un aphorisme*



du Pèlerin Chérubinique<sup>4</sup>. Dans cet exemple apparaît une faculté importante du Gemüt : celle de devenir « mien », de s'individualiser, de se particulariser, de s'agencer, de se nuancer de mille manières, et se cache une question : qui écrit, qui imprime ce livre ?

De nos jours, plutôt que de livre de l'âme, on parlerait peut-être de récepteur psychique, voire de récepteur-générateur, de miroir-générateur, où le temps est mis en abîme, où le passé se reflète et le futur s'anticipe, ou encore d'un diaphragme, d'un organe phrénique, d'une sorte d'instrument de l'éthérique.

Et lorsqu'un critique d'art contemporain, Gilles Plazy en l'occurrence, évoque le rôle des « forces intellectuelles sensibles » dans la peinture de Cézanne, de quoi, au fond, s'agit-il ?

À travers la multiplicité assurément déroutante des traductions suggérées, à travers surtout la présence répétée, insistante, du mot Gemüt considéré comme un panneau indicateur, sans plus, les conférences qui suivent peuvent être pour chaque lecteur une aventure, une quête du sens de Gemüt, peuvent faire de chaque lecteur un interprète du Gemüt, « ce Gemüt humain qui loge au centre même de la vie de l'âme », où l'homme « se voit esprit et se sent cœur », ce Gemüt « qui au fond comprend le langage du spirituel, bien que pour cette vie terrestre ce langage de l'esprit n'entre pas actuellement dans le champ de la conscience immédiate » (Rudolf Steiner<sup>5</sup>).

Peut-être se souviendra-t-on aussi, à l'occasion, que c'est à Vienne que Rudolf Steiner a donné ces

*quatre conférences, Vienne, capitale de son Autriche natale, où la rigueur germanique se fait plus aimable, se déride, se réchauffe et, dans le meilleur des cas, s'enrichit d'une courtoisie du cœur.*

---

1 – *Quatre Imaginations cosmiques*, Triades, 1975 et 1984

2 – Rudolf Steiner, *Âmes des peuples*, Triades, 1973, p. 131

3 – Shakespeare, *Jules César*.

4 – Aubier, 1946 pp. 114-115

5 – La dernière citation est extraite d'*Éveil au contact du Moi d'autrui*, É.A.R., Genève, 1987 p. 149

Première conférence  
Vienne, 27 septembre 1923

L'anthroposophie est un sujet qu'on aborde un peu partout, de nos jours, et on en parle souvent sans bien-fondé ; mais on en dit aussi qu'elle est intellectualiste, qu'elle en appelle trop à l'intelligence scientifique, qu'elle ne tient pas compte des besoins du cœur (*Gemüt*) humain. Voilà pourquoi j'ai choisi ce thème : *L'anthroposophie et les forces du cœur humain (Die Anthroposophie und das menschliche Gemüt)* pour le court cycle de conférences que j'ai le plaisir de pouvoir donner encore une fois devant vous, ici, à Vienne.

Il est certain que la tournure intellectualiste prise par l'évolution culturelle au cours des trois ou quatre siècles derniers a banni l'organe affectif (*Gemüt*) des domaines de la connaissance. Il est vrai que, de nos jours, on entend dire partout que l'être humain ne peut pas rester bloqué au niveau d'un savoir que la seule raison, froide et aride, rend accessible ; mais on a beau souligner ces choses avec un zèle infatigable, on n'en continue pas

moins à s'appuyer sur cette seule raison pour faire progresser les sciences. Et par ailleurs, on ne cesse de monter en épingle la nécessité de faire droit aux besoins du cœur (*Gemüt*) humain – seulement voilà, on en reste là. On lui conteste toute aptitude à établir le moindre contact avec les énigmes du monde extérieur; on restreint en quelque sorte sa compétence aux seules affaires personnelles, à une sphère où les données les plus strictement personnelles font loi.

Nous allons aujourd'hui commencer, pour ainsi dire sur le mode d'un souvenir historique, par l'évocation des temps reculés de l'évolution humaine où ce cœur (*Gemüt*) humain avait droit de parole dans le domaine de la connaissance; il avait alors le droit de faire surgir, devant l'âme humaine, des images magiques, grandioses et puissantes, qui avaient la mission d'éclairer l'être humain dans les efforts qu'il faisait pour s'insérer dans tout le devenir du monde, dans le cosmos, dans le déroulement temporel. En ce temps-là, où l'organe affectif (*Gemüt*) humain avait encore voix au chapitre en matière de conception du monde, ces images en constituaient au fond l'élément le plus important. Elles représentaient les grands rapports cosmiques dans leur globalité, elles y donnaient à l'homme la place qui lui est propre.

Mon dessein est de poursuivre l'étude de la base affective (*Gemüt*) de l'homme à partir du point de vue anthroposophique; et c'est parce que cela va me permettre de donner un fondement solide

à cette étude que je voudrais aujourd'hui placer devant vos âmes une de ces images grandioses et majestueuses, jadis destinées à agir comme je viens de le dire ; et destinées aussi à jouer un rôle dans le présent, à être de nouveau placées devant les hommes, sur un mode nouveau dont nous aurons encore à parler. Je voudrais aujourd'hui vous parler de l'image que vous connaissez tous, mais dont le sens s'est progressivement d'une part estompé, de l'autre perverti pour la conscience humaine : de l'image de la lutte de Michaël avec le Dragon. C'est une image qui n'a cessé de toucher un grand nombre d'êtres humains, mais comme je viens de le dire, son contenu profond et véritable s'est estompé, ou alors, on en a perdu le sens ; disons du moins que ce qui a disparu, c'est le contact étroit qui existait naguère, et jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, entre le contenu de cette image et le cœur (*Gemüt*) humain, le cœur (*Gemüt*) d'un grand nombre d'hommes. On n'a pas idée des changements qui sont intervenus dans ce domaine : de nos jours, lorsqu'on est, comme on dit, intelligent, on ne voit que purs fantasmes dans tout ce qui constituait autrefois les éléments les plus sérieux des conceptions que l'on avait du monde – telle, en particulier, l'image du combat de Michaël avec le Dragon.

Lorsque l'homme actuel réfléchit à sa propre évolution terrestre, sa vision matérialiste l'amène à faire remonter la relative perfection de sa forme actuelle à des formes de moins en moins parfaites,

pour en arriver à des ancêtres de type physique animal. On fait donc descendre l'homme actuel, avec sa faculté de se ressentir lui-même intérieurement comme un être doué d'âme et d'esprit, de créatures beaucoup plus matérielles, beaucoup plus proches d'une existence matérielle. On admet que la matière a suivi une évolution au cours de laquelle elle s'est peu à peu élevée pour devenir perméable à l'esprit. Or il n'y a pas si longtemps, on voyait encore les choses tout autrement ; à dire vrai, on en avait une image diamétralement opposée. Au XVIII<sup>e</sup> siècle encore, il y avait un assez grand nombre d'hommes que les conceptions matérialistes laissent encore intacts : lorsqu'ils tournaient les yeux de l'âme vers l'humanité d'autrefois, l'image qu'ils avaient de leurs ancêtres, loin d'être moins humaine que la leur, était au contraire plus spirituelle ; c'étaient des êtres spirituels qu'ils voyaient ! Ils voyaient des êtres à qui la spiritualité était inhérente, au point qu'ils n'étaient pas encore vêtus d'un corps physique, comme l'est aujourd'hui l'homme terrestre ; la terre, d'ailleurs, n'existait pas encore en ces temps très anciens. Ils voyaient des êtres dont le mode de vie était plus élevé, plus spirituel, et dont le corps – pardonnez-moi cette expression triviale – était fait d'une substance beaucoup plus subtile, plus spirituelle. Ces hommes parlaient d'une sphère où ils n'allaient pas transposer des êtres identiques à leurs contemporains : ils y voyaient des êtres supérieurs, dotés tout au plus d'un corps éthérique ; ces êtres, qui

n'avaient pas de corps physique, étaient censés être en quelque sorte les ancêtres des hommes. À cette époque-là, pensait-on, les animaux dits supérieurs n'existaient pas encore, eux non plus : tout au plus trouvait-on des animaux dont les différents types actuels de méduses seraient les descendants. Sur cet ancêtre de la terre, on se représentait donc un règne inférieur à celui de l'homme, et c'était ce règne animal ; et au-dessus, comme je l'ai dit, on voyait un règne supérieur, dont les êtres avaient tout au plus un corps éthérique. Pour nous, il y a donc une sorte d'identité (encore que sous une autre forme) entre ce que ma *Science de l'occulte* désigne sous le nom de Hiérarchies supérieures et ce qu'on considérait alors, dans une certaine mesure, comme les ancêtres de l'être humain.

Ce qui est essentiel, c'est qu'en ce temps-là, ces entités – Anges, Archanges, Archées – avaient une forme qui ne les destinait pas à être libres au sens où les hommes parlent aujourd'hui de liberté. L'expérience qu'ils faisaient de leur volonté les eût empêchés d'avoir le sentiment particulier qui nous fait dire que nous voulons quelque chose d'arbitraire. Ces êtres n'avaient aucun vouloir arbitraire : ils voulaient la volonté divine qui se déversait en eux. Leur volonté était entièrement enclose dans la volonté divine. Au-dessus d'eux, il y avait – il y a – des êtres divins dont les rapports réciproques expriment et signifient la direction divine de l'univers. Et ces êtres divins supérieurs « voulaient » en quelque sorte par le truchement des esprits

inférieurs, ceux des Archanges et des Anges, si bien que ceux-ci voulaient selon la volonté spirituelle divine supérieure. Ainsi donc, les hommes d'autrefois vivaient dans un monde idéal qui les amenait à penser que le moment n'était pas encore arrivé où des êtres destinés à porter en eux un sentiment conscient de leur liberté allaient pouvoir se développer. Dans le plan cosmique prévu par les dieux, ce moment devait apparaître plus tard, à une époque ultérieure. Il y aurait alors en quelque sorte une fraction des esprits enclos dans la volonté divine destinée à acquérir une volonté individuelle libre. Ces choses arriveraient quand les temps seraient révolus.

Je ne cherche pas à décrire aujourd'hui quelque chose que j'aurais déjà plus ou moins l'intention de corroborer du point de vue de l'anthroposophie : cela viendra dans les prochains jours ; ce que je veux décrire, ce sont des images vivantes que nourrissaient encore au XVIII<sup>e</sup> siècle certains esprits et des plus éclairés. Ma description se fera sur le mode historique, car seule cette méthode nous permettra de concevoir, d'une manière inédite, dans quelle mesure il serait possible de redonner, sous une autre forme, une vie nouvelle à ces représentations.

Mais, se disaient donc ces hommes, voici ce qui se passa : Parmi les esprits dont la destinée cosmique était en réalité de demeurer au sein de la volonté des dieux, il s'en trouva un certain nombre qui voulurent dissocier leur volonté,



s'émanciper de la volonté divine. Poussées par un orgueil surhumain, certaines entités se révoltèrent, parce qu'elles voulaient disposer d'une volonté libre avant le temps prévu pour la maturation de la volonté. À l'idée qu'on se faisait de la plus importante de ces entités, de leur chef, on donna par la suite la forme du Dragon que combat Michaël, ce Michaël qui, lui, est resté dans les hauteurs, dans le royaume des esprits désireux de continuer à exercer leur volonté selon la volonté spirituelle divine souveraine.

La fidélité de Michaël à la volonté des esprits divins engendra en lui l'impulsion d'agir d'une manière juste envers l'être qui s'est emparé prématurément, si je puis dire, de la liberté. Car les entités de la Hiérarchie des Archanges, des Anges, des Archées, n'avaient alors tout simplement pas les formes adéquates, appropriées à un être doué d'une volonté libre, émancipée de la volonté divine, comme esquissé ci-dessus. Ce n'est que plus tard, au cours de l'évolution du monde, que cette forme devait apparaître – et c'était la forme humaine. Mais à l'époque où toutes ces choses se sont passées, la forme humaine était une impossibilité cosmique ; les formes animales supérieures étaient, elles aussi, encore impossibles : seules pouvaient exister les formes animales inférieures que j'ai évoquées précédemment. Il fallait donc qu'apparaisse une forme en quelque sorte antinomique par rapport au cosmos. Il fallait que dans ce moule fût coulé l'esprit rebelle, si l'on peut

s'exprimer ainsi. Il ne pouvait être question ni d'une des formes animales destinées à apparaître plus tard, ni d'une des formes déjà existantes dans la matière en quelque sorte molle qui existait alors. Il fallait que ce soit une forme animale différente des formes animales possibles dans le monde physique, et néanmoins semblable à un animal, du fait qu'elle devait être l'expression d'une contradiction cosmique. Il n'y avait alors qu'une seule forme à pouvoir être créée à partir des données de cette lointaine époque, et cette forme, c'est la forme de Dragon. Bien entendu, les interprétations – picturales ou autres – qu'on a pu en donner varient en fonction de l'image que les uns et les autres s'en sont faite ; les représentations en seront plus ou moins pertinentes, voire totalement inadéquates, selon la qualité du discernement dont disposait l'artiste pour avoir une image intérieure capable de refléter une entité rebelle. Ce qui est certain, c'est que cette forme n'existe pas dans la série de celles qui se sont réalisées sur le plan physique, tout au long de l'échelle animale jusqu'à l'être humain. Il fallait qu'elle reste suprasensible. Mais elle ne pouvait pas pour autant exister dans la sphère des Hiérarchies supérieures, les Archanges, les Anges, etc. ; il fallait en quelque sorte la transférer du côté des formes qui deviendraient réalisables au cours de l'évolution physique. C'est cela, la chute du Dragon, qui est précipité du ciel sur la terre. Et ce fut le fait de Michaël : il fit que cet être prit une forme supra-animale, suprasensible, et pourtant

intolérable dans la sphère suprasensible, car toute suprasensible qu'elle est, elle est incompatible avec la sphère du suprasensible – sa demeure d'avant sa rébellion. Ainsi donc cette forme fut transférée dans le monde physique tout en restant supra-physique, suprasensible. Elle vécut désormais dans la sphère où se trouvent les minéraux, les plantes, les animaux – dans ce qui devint la terre. Mais contrairement aux autres animaux, elle est restée invisible pour les hommes. Lorsque l'œil de l'âme se tourne vers les hauteurs, vers les mondes supérieurs pour ainsi dire prévus par le plan cosmique correspondant, ses visions imaginatives lui montrent les entités des Hiérarchies supérieures. Lorsque l'œil physique se tourne vers le monde physique, il voit toutes les choses créées dans les différents règnes de la nature, jusques et y compris la forme physique sensible de l'homme. Mais lorsque l'œil de l'âme se tourne vers le contenu de la nature physique, il voit cette forme, contradictoire en soi, de l'adversaire, de celui qui est animal tout en ne l'étant pas, qui vit dans le monde visible tout en y étant invisible lui-même : il voit la forme du Dragon. Et dans toute la genèse du Dragon, les hommes de jadis voyaient l'acte de Michaël, qui avait gardé dans le royaume de l'esprit la forme adaptée au règne de l'esprit.

Puis apparut la terre, et avec elle apparut l'homme, qui était prévu pour être en quelque sorte un être double. Avec l'une des parties de son être, la moitié psychospirituelle, il devait

toucher le monde dit suprasensible, céleste ; avec l'autre partie, la moitié physique-éthérique, il devait appartenir à la nature qui apparut sous la forme manifestée d'un nouveau corps cosmique, la terre, devenue la demeure de l'esprit rebelle, de l'adversaire. C'est là que l'homme devait apparaître. C'était lui, l'être qui, conformément au décret originel, fondement de toute chose, appartient à ce monde. L'homme était à sa place sur la terre, mais non pas le Dragon : le Dragon a été déporté sur la terre.

Réfléchissez maintenant à ce que l'homme trouva sur cette terre qui fut créée en même temps que lui. Il trouva une nature extérieure, fruit de règnes naturels antérieurs, dont l'évolution vint culminer dans les règnes minéral, végétal, animal actuels, jusqu'à trouver son apogée dans la forme physique humaine. Voilà ce qu'il trouva ; on pourrait aussi bien dire qu'il rencontra ce que nous appelons communément la nature extérieure à l'homme. Qu'était-ce que cette nature ? Elle était ce qu'elle est encore aujourd'hui : le prolongement des intentions que les puissances créatrices les plus hautes avaient mises dans leur plan de l'évolution continue du monde. Voilà pourquoi, tout en ressentant ces choses dans son cœur (*Gemüt*), l'homme peut regarder la nature extérieure, les minéraux et tout ce qui concerne le monde minéral, les formes merveilleuses des cristaux, les montagnes, les nuages, toutes les autres formes ; et cette nature extérieure, il la voit sans vie, dans son

état de mort, pour ainsi dire. Mais il regarde cette nature inanimée comme un produit laissé par un monde antérieur divin dont il faisait jadis partie, semblable en cela (quoiqu'en un sens différent) au cadavre humain que l'homme vivant abandonne dans la mort. Ce cadavre humain, ce n'est certes pas quelque chose qui peut d'emblée faire une impression positive sur l'être humain ; il n'en est pas moins légitime de considérer ce qui est, en un sens, aussi cadavre divin, mais cadavre sur un plan supérieur et apparu dans le monde minéral, comme quelque chose dont la forme, la structure, est un reflet du divin primordial, amorphe et plein de vie. Les règnes supérieurs de la nature, créés par la suite, apparaissent alors comme un reflet ultérieur de ce divin amorphe des origines. L'homme peut donc contempler autour de lui la nature tout entière et en avoir le sentiment que cette nature extérieure est un miroir du divin dans le monde.

Et voyez-vous, ce sentiment, c'est celui que le naturel (*Gemüt*) humain doit avoir de la nature. De manière toute naïve, sans le truchement de spéculations, l'homme doit être capable d'éprouver de la joie, de la sympathie à la vue de tel ou tel fait naturel, d'éprouver peut-être même une allégresse, une jubilation intérieure devant la nature créatrice telle qu'elle se manifeste dans l'éclosion des bourgeons et des fleurs. Il ne sait pas exactement ce qu'il en est de cette jubilation, de cet enthousiasme, de cette joie débordante que lui inspire la nature ; et c'est précisément cela qui

devrait éveiller dans les profondeurs de son être le sentiment d'une parenté intime entre son naturel (*Gemüt*) et cette nature, à tel point qu'il puisse se dire – encore que le sentiment n'en soit que vaguement conscient : Tout cela, ce sont les dieux qui l'ont sorti d'eux-mêmes et qui l'ont mis dans le monde comme un miroir d'eux-mêmes ; et ces dieux sont aussi ceux dont mon naturel (*Gemüt*) est issu, ce sont ceux dont je proviens moi-même par une autre voie. Au fond, toute cette exultation intérieure, cette joie devant la nature, tout ce qui est écho intérieur d'une participation vivante à la vigoureuse fraîcheur de la nature et se traduit par un merveilleux sentiment de délivrance, tout cela devrait s'accorder au sentiment de parenté du naturel (*Gemüt*) humain avec ce qui, dans la nature extérieure, est le miroir vivant des dieux.

Mais voilà : l'homme doit à son degré d'évolution d'absorber la nature par l'alimentation, par la respiration et – bien qu'il s'agisse alors d'un processus spirituel – par la contemplation, la perception sensorielle. L'être humain a donc un triple mode d'absorption de la nature extérieure : il se nourrit, il respire, il perçoit. Et c'est ce qui fait de lui un être double. Par son entité psychospirituelle, il est apparenté aux entités des Hiérarchies supérieures ; et il est obligé de tirer de la nature extérieure existante de quoi former l'autre partie de son être. Cela, il l'absorbe. Et de ce fait, ce qui devient pour lui nourriture, stimulus respiratoire, voire élément du processus éthérique si subtil de

la perception, cela va poursuivre en lui les processus observables dans la nature extérieure. Sous quelle forme? Celle d'instincts, de pulsions, de convoitise animale – celle de toute l'animalité qui remonte des profondeurs de la nature humaine.

Voyons cela de plus près. Là dehors, nous avons les cristaux avec leurs formes merveilleuses, les masses minérales qui s'élèvent en montagnes gigantesques, les masses minérales vives qui, sous une forme liquide, se répandent sur la terre de mille et une façons; il y a la substance et la nature germinative des végétaux, douées d'une force formatrice supérieure; il y a l'infinie variété des formes animales, et enfin la forme physique humaine elle-même. Tout ce qui est là, dans la nature extérieure, est miroir de la divinité; au fond, nous en avons là, sans plus, le pur reflet. Ce reflet, il suffit de le comprendre. Dans un premier temps, il reste inintelligible pour l'intellect humain; seul l'organe du cœur (*Gemüt*) peut le comprendre, comme nous le verrons dans les prochaines conférences. Mais lorsque l'homme le comprend vraiment avec son cœur (*Gemüt*) – et c'est bien ce qu'il faisait à l'époque lointaine dont je parle aujourd'hui –, il y voit le miroir de la divinité. Mais ce qu'il voit alors dans la nature extérieure, c'est ce qui vit dans les sels, les plantes, les matières d'origine animale qui vont ensuite entrer dans son corps, et il observe ce qui jaillit dans le vert innocent des plantes, même dans ce qu'il y a encore d'animalité naïve dans le corps d'une bête. Tout cela, l'homme le perçoit

maintenant, lorsqu'il regarde son propre for intérieur, et il le voit prendre la forme d'un bouillonnement de passions, d'appétits bestiaux, d'instincts animaux ; il voit ce que devient la nature en lui.

Ce sentiment-là existait encore au XVIII<sup>e</sup> siècle chez un bon nombre d'hommes, et des plus éclairés. Ils avaient encore un sentiment vivant de la différence entre la nature extérieure et la nature transformée par l'homme qui s'en nourrit, qui la respire, qui la perçoit. Ils avaient un sentiment très juste de la différence entre la naïveté de la nature extérieure perceptible aux sens, et le jaillissement intérieur de la sensualité humaine ; et cette différence était encore une évidence vivante, merveilleusement précise, pour un grand nombre d'hommes qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, se donnèrent et donnèrent à leurs disciples une description de la nature et de l'homme, et de leur implication dans le combat entre Michaël et le Dragon.

Nous avons donc, au XVIII<sup>e</sup> siècle encore, l'homme dont le regard de l'âme voit cette polarité de contraires : la nature extérieure dans l'innocence de ses éléments, la nature à l'intérieur de l'homme dans sa corruption ; et voici le moment de nous rappeler le Dragon que Michaël a relégué dans ce monde de la nature, parce qu'il ne l'a pas trouvé digne de rester dans le monde de la spiritualité. Dans le monde extérieur des minéraux, des végétaux, des animaux même, ce Dragon, dont la structure contredit la nature, n'a pris la



forme d'aucun des êtres de la nature. Il a pris cette forme du Dragon si fantastique aux yeux d'un si grand nombre de nos contemporains, et condamnée à rester dans le suprasensible. Tout lui reste interdit, le minéral, la plante, l'animal, le corps physique de l'homme, tout – à l'exception de ce qu'est devenue, dans ce corps physique humain, la nature extérieure innocente : cette vie tumultueuse prenant forme de faute. Et ainsi, nombreux étaient encore au XVIII<sup>e</sup> siècle les hommes qui se disaient : Et le Dragon, le vieux Serpent, fut précipité des cieux sur la terre. Il n'y avait là pour lui d'abord pas de demeure. Il érigea alors son bastion dans l'être de l'homme, et le voilà maintenant retranché dans la nature humaine.

On peut donc dire qu'en ce temps-là cette puissante image de Michaël et du Dragon apportait encore à l'homme un élément de connaissance de lui-même. Une anthroposophie appropriée au XVIII<sup>e</sup> siècle aurait eu pour tâche d'expliquer que l'absorption de la nature extérieure par l'alimentation, la respiration, la perception, construit en l'homme la demeure du Dragon. Le Dragon habite dans la nature humaine. C'était là une telle évidence pour le tempérament (*Gemüt*) du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'on pourrait facilement imaginer des hommes de cette époque envoyant quelque être clairvoyant sur une autre planète, avec la mission de dessiner une image de la terre. Quelle image aurait-on obtenue ? On aurait vu d'une part tout ce qui vit dans le monde minéral, végétal,

animal, bref, tout ce qui n'est pas l'homme, sans la moindre trace du Dragon ; par contre, on aurait vu le Dragon se lovant dans l'animalité humaine, ayant donc bel et bien une nature terrestre. Mais il faut bien voir que la situation des hommes du XVIII<sup>e</sup> siècle était toute différente de celle qui existait à l'origine, à l'époque pré-humaine, et dont elle était issue. En ce temps-là, le combat de Michaël avec le Dragon se déroulait ailleurs, dans le monde objectif extérieur, en quelque sorte. Mais ces temps-là étaient révolus ; le Dragon avait disparu du monde extérieur. Ce Dragon, où était-il maintenant, où fallait-il le chercher ? Sur la terre, partout où il y a des hommes ! C'est là qu'il était. Si donc Michaël voulait maintenant poursuivre la mission dont le champ était jadis, à l'époque pré-humaine, la nature objective, sa tâche étant d'y vaincre le Dragon en tant que monstre cosmique, il fallait qu'il mène dorénavant sa lutte à l'intérieur de l'homme : cela se passa dans des temps très lointains, presque dans la nuit des temps, et dura jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, précisément. Mais ceux qui en parlaient savaient que c'était un événement autrefois cosmique qu'ils voyaient maintenant se dérouler en l'homme. Regardez en arrière, disaient-ils, vers la nuit des temps, et imaginez le combat où Michaël précipita le Dragon du haut des cieux sur la terre ; cela se passait dans des mondes où l'homme est absent. Regardez maintenant les temps plus récents, et représentez-vous l'arrivée de l'homme sur la terre, la manière dont il absorbe

la nature extérieure et la transforme, offrant ainsi au Dragon la possibilité d'en prendre possession. À partir de ce moment-là, c'est nécessairement sur la terre que se poursuit le combat de Michaël avec le Dragon.

Cette manière d'exprimer sa pensée n'avait rien du mode abstrait qu'affectionne tant le langage actuel. On aime de nos jours s'en référer à des pensées aussi étriquées que possible pour expliquer les choses. Bon, dit-on, les hommes situaient autrefois dans le monde extérieur un événement tel que le combat de Michaël avec le Dragon. Au cours de l'évolution, l'humanité s'est intériorisée, c'est pourquoi un événement de ce type n'est plus possible qu'intérieurement. — Point n'est besoin, en vérité, d'envier ceux que cela ne gêne point d'en rester à de telles abstractions, mais il faut bien dire que ces personnes passent totalement à côté de l'évolution historique et cosmique des pensées humaines. Car ce qui s'est passé, c'est ce que je viens de décrire : la lutte cosmique extérieure entre Michaël et le Dragon se transporta à l'intérieur de l'être humain, parce que c'était là le seul endroit où il y avait de la place pour le Dragon. Or une des conséquences de ce transfert fut que la germination de la liberté humaine se greffa sur le problème de Michaël ; en effet, si la lutte s'était poursuivie à l'intérieur de l'homme d'une manière identique à celle dont elle se déroulait jadis à l'extérieur, l'homme serait devenu purement et simplement un automate. Vu de l'extérieur, sous la forme,

pourrait-on dire, d'une abstraction, ce transfert fit du combat extérieur un combat intérieur entre l'homme supérieur et l'homme inférieur. Mais pour la conscience humaine, la seule forme que pouvait prendre ce combat amenait les hommes à lever les yeux vers les mondes spirituels pour y chercher Michaël. Au fond, il existait encore au XVIII<sup>e</sup> siècle de nombreuses instructions qui toutes revenaient à leur indiquer le moyen de se rendre dans la sphère de Michaël, afin d'y trouver, en même temps que la force de Michaël, l'aide dont ils avaient besoin pour lutter contre le Dragon qui habitait leur propre animalité.

Quelle image un peintre par exemple aurait-il pu donner de l'homme qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, plongeait son regard dans les profondeurs de la vie de l'esprit ? Extérieurement, la forme humaine ; dans la partie inférieure, animale, le Dragon se lovant, s'enroulant en incluant le cœur lui-même. Mais alors, par-derrière, en quelque sorte – car c'est avec son occiput que l'homme perçoit les choses supérieures –, il y aurait eu la forme cosmique extérieure de Michaël, beaucoup plus grande que lui, rayonnante, conservant sa nature cosmique, mais en projetant l'image au sein de la nature supérieure de l'homme, de façon que le corps éthérique de l'homme reflète une image éthérique de la forme cosmique de Michaël. Et enfin, on aurait vu apparaître dans cette tête humaine – mais opérant vers le bas, jusque dans le cœur – la force de Michaël, écrasant le Dragon, dont le sang ruisselle

alors vers le bas, du cœur de l'homme jusque dans ses membres. Telle était l'image du combat intérieur de Michaël et du Dragon qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle de nombreux hommes portaient encore en eux. En même temps, cette image faisait sentir à de nombreuses personnes que leur tâche – à savoir, comme on disait alors, triompher de l'inférieur à l'aide du supérieur –, était possible avec l'aide de la force de Michaël, qui était pour chaque homme une nécessité vitale.

L'intellect retient la théorie de Kant-Laplace, voit sa nébuleuse originelle, une nébuleuse spirale peut-être, il voit les planètes qui s'en détachent, laissant apparaître le soleil en leur centre; sur l'une de ces planètes apparaissent peu à peu les règnes de la nature, puis l'être humain. Lorsqu'il anticipe ensuite l'avenir, il voit tout cela faire retour à l'immense cimetière de l'état de nature. L'intellect est incapable de penser autrement. Et vu que cet intellect a été de plus en plus reconnu comme le souverain absolu de la connaissance humaine, l'humanité en général s'est peu à peu ralliée à la conception actuelle du monde. Mais chez les personnes que je viens d'évoquer, ce qui agissait, c'était, si je puis dire, l'œil de la conscience affective (*Gemüt*). L'intellect permet à l'homme de s'isoler du monde, car chacun a sa propre tête, ses propres pensées. L'affectivité (*Gemüt*), elle, ne le permet pas, car l'affectivité (*Gemüt*) est liée non pas à la tête, mais au système rythmique de l'homme. L'air que j'ai actuellement en moi n'y était pas l'instant d'avant,

c'était encore l'air de tout le monde, ce qu'il redeviendra lorsque je l'expirerai. Seule la tête fait de l'homme un ermite sur la terre. Même en ce qui concerne les organes, le support physique de son affectivité (*Gemüt*), l'homme n'est pas isolé de la même manière : il appartient en fait à l'ensemble du cosmos, il n'est qu'une parcelle du cosmos. Mais le cœur (*Gemüt*) a peu à peu perdu la vue, et seule la tête est devenue voyante. Or, laissée à elle-même, la tête ne développe que l'intellectualité, elle isole l'être humain. Lorsque l'homme voyait encore avec son cœur (*Gemüt*) et qu'il regardait le cosmos, il n'y projetait pas des idées abstraites pour l'interpréter, pour l'expliquer ; mais c'étaient encore des images grandioses qui lui permettaient d'y voir clair, par exemple l'image du combat de Michaël avec le Dragon. Cet homme voyait alors quelque chose qui vivait dans son être, sa nature propre, et qui s'était formé à partir du cosmos, selon le processus que j'ai décrit précédemment. Il voyait alors le combat extérieur de Michaël dans le cosmos s'intérioriser et prendre vie dans l'homme, dans l'*anthropos*. Il voyait la cosmosophie devenant anthroposophie.

Ainsi donc, lorsque nous nous tournons vers une conception du monde maintenant désuète, ce sont des images que nous trouvons partout à la place de ces pensées abstraites dont l'intellectualité nous glace et nous dessèche et nous donne des frissons ; et parmi ces images, l'une des plus grandioses est celle de Michaël combattant le Dragon,

Michaël, qui a d'abord précipité le Dragon sur la terre où il a pu faire de l'homme son retranchement, sa forteresse. Michaël devint alors l'adversaire du Dragon à l'intérieur de l'homme, comme je viens de le décrire. Dans l'image que j'ai évoquée devant vos âmes, Michaël, l'être cosmique, se tient derrière l'homme. En l'homme vit une empreinte éthérique de Michaël, et c'est elle qui mène en lui le vrai combat; c'est là le garant de la liberté future que l'homme pourra peu à peu conquérir; car ce n'est pas Michaël lui-même qui mène le combat, mais l'engagement fervent de l'homme, et l'image de Michaël que cet engagement suscite. Dans le Michaël cosmique continue à vivre l'être vers qui l'homme peut lever les yeux, celui qui a engagé le combat cosmique originel contre le Dragon.

En vérité, ce n'est pas seulement sur la terre qu'il se passe quelque chose. Au fond, l'homme reste incapable de s'expliquer les événements terrestres tant qu'il ne peut y voir les images d'événements se déroulant dans le monde suprasensible et qui en sont la cause. Ainsi arriva-t-il que, peu avant les débuts de notre époque actuelle, un fait michaélique eut lieu dans le monde suprasensible; et cet acte de Michaël, je voudrais le caractériser de la manière qui va suivre. Je ne pourrai pas faire autrement que d'user d'un langage dit anthropomorphique et, à ce titre, fort mal vu de nos jours; mais comment faire pour le raconter? Je n'ai pas d'autre moyen que les mots humains pour décrire ce qui se passe dans le monde suprasensible.

L'époque où Michaël précipita le Dragon sur la terre, on la situait très loin en arrière : c'était l'époque pré-humaine. Mais ensuite, l'homme apparut sur la terre, et c'est alors qu'arriva ce que j'ai décrit : l'intériorisation progressive du combat de Michaël avec le Dragon. Et c'est précisément vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle que Michaël put dire : Voici que l'image s'est suffisamment condensée en l'homme pour qu'il puisse en prendre intérieurement conscience, pour qu'il puisse dorénavant appréhender le vainqueur du Dragon dans l'intimité de son âme (*Gemüt*), du moins en avoir une image plus ou moins floue. – Dans l'évolution de l'humanité, le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle est d'une portée véritablement exceptionnelle. Jadis, l'homme n'avait en lui qu'une image ténue de Michaël ; puis celle-ci se condensa de plus en plus. Et quand vint le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, elle était comme suit. Autrefois le Dragon suprasensible et invisible exerçait sa puissance dans les pulsions, les instincts, les désirs, les appétits animaux de l'être humain ; pour la conscience ordinaire, il reste imperceptible, il vit dans la nature animale de l'homme. Mais il y vit pour de bon, il y déploie son énergie ; il excite l'homme, le pousse vers une condition sous-humaine, il vit dans tout ce qui veut faire déchoir l'être humain. Et il en était ainsi que Michaël intervenait toujours lui-même dans la nature humaine, de façon que les hommes ne tombent pas trop bas. Mais quand vint le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, l'image de Michaël était devenue si



forte en l'homme qu'il dépendait dorénavant pour ainsi dire de sa bonne volonté que, élevant ses sentiments, il se hausse consciemment vers l'image de Michaël; de cette façon, il pourrait d'une part avoir comme un sentiment obscur de l'image du Dragon, et d'autre part, dans sa contemplation spirituelle, mais pourtant aussi déjà dans son état de conscience ordinaire, la forme rayonnante de Michaël pourrait lui apparaître en une vision de l'âme. L'homme peut donc se trouver confronté au contenu de sa conscience affective (*Gemüt*) et se dire: Là opère en moi la force du Dragon, qui veut m'entraîner vers le bas; je ne la vois pas, je la sens comme ce qui veut me faire déchoir. Mais je vois en esprit l'Ange radieux, dont la mission cosmique a toujours été de vaincre le Dragon. Je concentre mon cœur (*Gemüt*) sur cette forme de lumière, je laisse sa lumière irradier mon cœur (*Gemüt*). Alors, rempli de lumière et de chaleur, mon cœur (*Gemüt*) sera le porteur de la force de Michaël et, libre dans son initiative, l'homme sera capable, grâce à son alliance avec Michaël, de vaincre le Dragon dans son être inférieur.

Si l'on voyait se répandre dans les cercles les plus larges la bonne volonté nécessaire pour élever cette évocation au point de la transformer en force religieuse, l'imprimant ainsi dans le tempérament (*Gemüt*) de chacun, la vie actuelle serait délivrée des idées veules et ternes – réformistes et autres – qui sont aujourd'hui monnaie courante; nous aurions alors quelque chose qui pourrait saisir

intérieurement l'homme tout entier, du fait même de son aptitude à s'inscrire dans le tempérament (*Gemüt*) vivant, ce tempérament (*Gemüt*) vivant qui, à partir du moment où il prend véritablement vie, devient aussi capable d'entrer dans un rapport vivant avec le cosmos tout entier. Alors, les pensées lumineuses de Michaël seraient les hérauts du retour de l'être humain dans le monde suprasensible. La rigueur scientifique d'une contemplation connaissante pourrait s'intérioriser et s'approfondir pour se faire religieuse. Et l'homme, par là, serait préparé pour les fêtes de l'année, ces fêtes dont il ne lui reste plus qu'une faible lueur de compréhension – encore qu'il faille se réjouir de ce vestige du passé, aussi ténu soit-il –, il serait préparé à célébrer en pleine conscience la fête que le calendrier place à la fin de septembre, au début de l'automne : la fête de Michaël.

Cette fête ne retrouvera pas de sens avant que nous soyons capables d'avoir devant les yeux de l'âme une telle vision, une vision pleine de vie. Cette capacité d'en avoir une expérience intérieure vivante et d'en faire une impulsion sociale instinctive pour les temps présents, voilà – car ces impulsions viennent directement du monde spirituel –, voilà qui pourrait faire de cette fête de Michaël le couronnement, en fait, même, l'impulsion initiale de toutes les impulsions dont nous avons besoin pour trouver une issue hors de la décadence où nous sommes, pour ajouter à tous les beaux discours pleins d'idéaux quelque chose qui ne soit

pas sorti de la tête ou de la poitrine humaine : un idéal qui soit un message du cosmos. Et de même que nous sentons la fête de Pâques dans le bourgeonnement et l'éclosion printaniers, nous serions alors capables de sentir dans la chute des feuilles, le mûrissement des fruits, le froid des premières gelées, les préparatifs de la nature pour sa mort hivernale, la montée du spirituel auquel il faut que l'homme se lie. Devenus citoyens du cosmos, nous serions en état d'apporter des impulsions dans la vie ; et parce que ces impulsions ne sont pas des pensées abstraites, elles ne seront pas, comme les pensées abstraites habituelles, inopérantes : elles prouveront au contraire leur efficacité immédiate. La vie ne retrouvera pas de substance d'âme tant que nous ne serons pas capables de cultiver dans notre cœur (*Gemüt*) des impulsions venant du cosmos. Nous y reviendrons dans notre prochaine conférence.